

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(1er juin - 5 octobre \)](#) [Item](#)[215. Paris, Vendredi 12 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

215. Paris, Vendredi 12 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Politique \(France\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1839 (1er juin - 5 octobre)

Ce document est une réponse à :

[211. Baden, Lundi 8 juillet 1839, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1839-07-12

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°236/250-251

Information générales

Langue Français

Cote 584, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du document Lettre autographe
Support copie numérisée de microfilm
Localisation du document Archives Nationales (Paris)
Transcription
215 Paris, Vendredi 12 Juillet 1839 Onze heures

Se peut-il que ce N° 211 me soit un soulagement ? Pour Dieu, faites partir vos lettres tous les jours, longues ou courtes gaies au tristes. Il me faut une lettre ; il me faut quelques lignes ; il me faut vous, vous ! Vous ne savez pas avec qu'elle horrible rapidité l'inquiétude m'envahit, me poursuit. C'est la chemise de Nessus. Je vous en conjure ; ne soyez pas malade et dites-le moi. J'ai grande pitié de vous. Ayez aussi pitié de moi. J'ai beaucoup souffert, en ma vie ; beaucoup plus que je ne l'ai laissé voir à personne. Pourquoi ne mangez-vous pas ? Est-ce pour dégoût ? Ou bien ce que vous mangez vous pèse-t-il sur l'estomac ? Digérez-vous mal ? Si ce n'est que dégoût, surmontez-le un peu ! Pour moi, pour moi. Que je voudrais être là pour veiller à tout, pour tous savoir au moins. Et votre sommeil vous ne m'en parlez pas. Parlez-moi de tout, fût-ce toujours la même chose. Il n'y a en moi, toujours, qu'une même pensée. Je voudrais vous envoyer l'image complète de mes journées de ce qui les remplit en dedans. Vous verriez. Je devrais peut-être ne pas vous dire tout cela, ne pas ajouter mon inquiétude à votre fatigue. Si vous étiez près de moi, je me tairais mieux. Ne renoncez pas à marcher cela vous est bon. J'ai vu par vos lettres que vous dormiez quelquefois dans le jour. Ne vous en défendez pas.

Je veux parler d'autre chose. Nous sommes assez préoccupés ; agités dirait trop. La Cour rendra son arrêt aujourd'hui. Si Barbès est condamné à mort, le parti fera quelque démonstration, sans espoir, sans dessein sérieux même, par honneur, pour ne pas paraître frappé et mort du même coup. Peut-être quelque tentative sur la prison ; peut-être quelque coup de pistolet sur quelque voiture de Pair.

Paris est fort tranquille. Vous y seriez fort tranquille Je regarde votre lettre. Une chose m'en plaît. Votre écriture est bonne et ferme.

J'ai vu Pozzo. Affreusement maigri, rétréci rapetissé, les yeux enfoncés dans un cercle de charbon, la parole chancelante, les épaules voûtées, les jambes ployées, les habits trop larges, l'esprit aussi chancelant que la parole. Nous causions seuls dans le premier petit salon de Mad. de Boigne, Edouard de Lagrange est entré. Il l'a pris pour le Marquis de Dalmatie, lui a parlé du Maréchal ; puis M. de Lagrange passé, il m'a dit tout bas : " C'est bien le marquis de Dalmatie, n'est-ce pas ? " en homme qui doute de lui-même. Pourtant, il m'a parlé longtemps de ses dernières affaires à Londres de ses conversations avec Lord Melbourne et Lord Palmerston de tout ce qu'il leur avait dit sur la nécessité de maintenir la paix sur leurs intérêts et les vôtres dans la paix ; tout cela très nettement, très spirituellement, comme par le passé avec verve dans l'imagination, en même temps qu'avec faiblesse et trouble dans le langage. Puis en finissant : " C'est ma campagne de vétérans. Un autre hiver à Londres me tuerait." Il ne s'est pas pris de goût pour l'Angleterre, en y vivant, Madame de Boigne va mieux, beaucoup mieux. Elle est retournée hier à Châtenay. J'irai y dîner demain.

Connaissez-vous un M. de Lücksbourg, bavarois, qui remplacera probablement ici M. de Jennisson ? Il est venu me voir avant hier. Je l'ai trouvé bien. Si M. de Jennisson s'en va, peut-être son appartement se trouvera-t-il vacant. C'est un peu cher, mais bien gai. A présent tout à côté de la maison est arrangé. Vous n'auriez pas de bruit. Adieu. Je vais à la Chambre. On commence de bonne heure. Pourquoi n'êtes-vous pas à la Terrasse ? Adieu. Adieu. J'aurai de vos nouvelles demain n'est-ce pas ? Ah que la vie est mal arrangée ! Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 215. Paris, Vendredi 12 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-07-12.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 22/12/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1745>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 12 juillet 1839

HeureOnze heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationBaden

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

Paris - Vendredi 12 Juillet 1839

10 h. heures

51

est d'être son
caus, l'est un
tous il s'ôte
relaxiez pas

De commuer
vous pas à la
de vos
th, que la vie

Le peut-il que ce n° 211
me soit un soulagement ? Pour Dieu, j'ai
partis vos lettres, tous les jours, lorsque me content
gaid, au triste. Il me faut une lettre, il me
faut quelques lignes, il me faut vous, vous !
Mais ne lisez pas avec quelle horrible rapidité
l'inquiétude m'enlève, me poursuit. C'est la
chemise de Nestor. Je vous en conjure, ne
voyez pas malade et dites-le moi. J'ai grande
pitié de vous. Ayez aussi pitié de moi. J'ai
beaucoup souffert en ma vie, beaucoup plus
que je ne lui laisse voir à personne. Pourquoi
de manger vous pas ? Est-ce peut-être ? ou
bien ce que vous mangez vous pèse-t-il sur
l'estomac ? Digez-vous mal ? Si ce n'est que
dégout, dormez-le un peu. Pour moi, pour
moi. Que je voudrais être là pour veiller
à tout, pour tous s'avoir au moins ! Et
votre sommeil, vous ne m'en parlez pas.
Parlez-moi de tout, fut-ce toujours la même
chose. Et n'y a en moi, toujours, qu'une même
pensée. Je voudrais vous envoyer l'image complète

de ma jeunesse, de ce qui les remplît en dedans.
Vous verrez.

Je devrais peut-être ne pas vous dire tout
cela, ne pas agiter mon inquiétude à votre
fatigue. Si vous étiez près de moi, je ne
saurais mieux. Ne revenez pas à me écrire.
Cela vous est bon. J'ai vu par vos lettres, que
vous dormez quelquefois sans le savoir, ne vous
en défendez pas.

Je veux parler d'autre chose.

Vous souvenez-vous assez préoccupé, agité, disait
trop. La Louis vendra son arrêt aujourd'hui.
Si Barberi est condamné à mort, le parti fera
quelque démonstration, sans espoir, sans dessein
sérieux même, sans honneur, pour ne pas
paraître frappé et mort du même coup.
Peut-être quelque tentative sur la prison;
peut-être quelque coup de pistolet sur quelque
voiture de lair. Paris est fort tranquille.
Vous y serez fort tranquille.

Je regarde votre lettre. Une chose m'en
plaît. Votre écriture est bonne et ferme.

J'ai un Doye. apparemment maigre,
vêtu, ruperté; les yeux enfouis dans un
coch de charbon, la parole chantante, les

épaules voûtées,
large l'esprit
sans conviction
de l'indifférence
entre. Il lui
lui a parlé
parlé, il n'a
marquis de D
qui doute de
parlé longtemps
de les convertir
l'indifférence
sur la nécessité
leurs intérêts
cela lui n'est
par le passé,
même bon gr
langage. C'est
de l'indifférence.
luciant. Il
l'Angleterre

Madame
mieux. Elle
l'indifférence
l'indifférence
Bavarois, par
M. de l'indifférence

et ces choses.
vous dire tout
de à votre
je ne
à marcher.
les lettres que
vous. Je vous
argité, dit-il
aujourd'hui.
parlé fera
sans dessein
ne pas
un coup.
à prison ;
et sur quelque
tranquille.
chaos mien
ou former.
maigre,
et dans son
relante, les

épaules, voûtées, les jambes ployées, les habits trop
larges, l'esprit aussi chancelant que la parole,
sans aucune idée dans le premier petit salon
de M^{rs} de Boigne. Deuville se regarda et
entra. Il lui fit pour le marquis de Dalmatie
lui a parlé du maréchal ; puis, M^{rs} de Lagrange
parlé, il en a dit tout bas : « C'est bien le
marquis de Dalmatie, n'est-ce pas ? » un homme
qui s'entend de lui-même. Pourtant, il en a
parlé beaucoup de ses dernières affaires, à Londres,
de sa conversation avec lord Melbourne et
lord Palmerston, de tout ce qu'il leur avait dit
sur la nécessité de maintenir la paix, sur
leurs intérêts et les vôtres, dans la paix, tout
cela bien nettement, bien spirituellement, comme
par le passé, avec aussi dans l'imagination en
même temps qu'une faiblesse et ridicule dans le
langage. Puis, en finissant : « C'est ma campagne
de victorieu. Un autre hiver à Londres me
tuerait. Il ne s'en peut rien de plus pour
l'Angleterre on y vivait.

Madame de Boigne va mieux beaucoup
mieux. Elle est retournée hier à Chateaugay.
J'écris à Louis demain.
Annaissez-vous au M^{rs} de Luchbourg,
Bavarois qui remplacera probablement ici
M^{rs} de Comilleau ? Il est venu me voir avant.

ais. Je l'ai tenu bien.

Si. D. le Scmittan l'a va, veut être son appartement le nouveau. Il est vacant. C'est un peu cher, mais bien gai. à présent tout le côté de la maison est arrangé. Vous n'aurez pas de bruit.

Ah. Je vais à la chambre. On commence de bonne heure. Pourquoi n'êtes vous pas à la Terrasse ? Ah. Ah. Ah. Pourquoi de vos nouvelles demain, n'est ce pas ? Ah, que la vie est mal arrangé ! Ah.

215

51

On voit un
partir vers le
gard au bout
sans quelques
Mais ne savez
l'inquiétude de
chemin de
Croyez pas me
pitié de vous
beaucoup d'ou
que je me suis
de manger
bien ce que
l'histoire ?
degrés, c'est
moi. Que je
à tout, pour
votre comm
Parlez moi
chère. !!
pense. Je

9

8